Ami du Clergé du 29 juin 1933

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de S. Pierre et S. Paul. — III. Le Pape. 385
Pour la fête de la Visitation. — La visite de Marie, principe de sanctification 386
Les fêtes de l'Eglise. — LXXIX La Visitation, 388.
Pour Distributions de prix. — I. Le devoir de la reconnaissance. 389.
Aux Enfants de Marie. — CIV. Trois lis, 390.
Pour une Première Messe. — Ce qu'est le prêtre et les devoirs des fidèles envers lui, 391.
Sermons d'Adoration perpétuelle. — II. L'Eucharistie, mémorial de Dieu, 394.

POUR LA FÊTE DE S. PIERRE ET S. PAUL

III

LE PAPE

Mes frères,

Il semble tout indiqué, en une fête comme celle-ci, — la fête du premier Pape, — de parler de la Papauté.

Qu'est-ce que le Pape ; — quelle est sa mission, voilà les deux points qui feront tout le sujet de la présente instruction.

I

Le Pape est le successeur de S. Pierre, qui se survit en lui, à travers les siècles, quels que soient et son nom et ses mérites personnels.

Il est à l'Eglise ce que sont les fondations à une maison. C'est sur lui qu'elle repose, comme sur une base inébranlable. Inébranlable, oui, le Christ l'a dit, le Christ est Dieu, et Dieu ne ment pas : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. Les puissances de l'enfer, parce qu'elle sera bâtie sur toi, ne pourront rien contre elle, jamais. »

Aussi soyons bien tranquilles. L'enfer, incarné dans telle ou telle secte, ou en tel ou tel homme, pourra s'acharner contre le Pape. Le mot, je crois, est de Montalembert, qui parlait de l'Eglise ; il peut vraiment être appliqué à la Papauté : « C'est une enclume contre laquelle se sont brisés bien des marteaux ! » Il s'en usera encore... L'histoire est pleine de ces assauts furieux victorieusement supportés par le Pape.

La force que donne aux hommes la haine ou l'orgueil pourra sans doute avoir humainement raison de tel Pape, qui n'a ni armée ni canons pour se défendre et défendre ses droits, mais non de la papauté, qui est invincible, appuyée qu'elle est par la force du Christ. Le Pape est, de par la volonté de Dieu, nécessaire à l'Eglise ; sans lui l'Eglise s'écroulerait ; et l'Eglise ne périra jamais !

Le Pape a vingt siècles d'âge : que de trônes il a vus tomber autour du sien, qui demeure debout ! Que de puissances se sont acharnées contre lui ! On les a vues disparaître les unes après les autres, et lui est toujours là.

II

Il est toujours là. Et le monde qui parfois le dédaigne ne peut se passer de lui. Le Pape continue Jésus et son œuvre de salut. Il nous communique l'Evangile. Il est le Docteur universel, qui a le dépôt de la foi et qui enseigne. Il a reçu mission de garder intactes et de transmettre aux hommes, à tous les hommes « les paroles de la Vie éternelle, » qui ne changent pas, qui ne s'altèrent pas, tandis que les systèmes des sages de ce monde disparaissent les uns après les autres ou se détruisent les uns les autres ; qui nous disent ce qu'il faut croire et aussi ce qu'il faut faire si l'on veut être disciple du Christ et si l'on veut se sauver. Ecoutez donc le Sauveur du monde qui dit au Pape : « J'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille point. Quand tu seras affermi toi-même, affermis tes frères à ton tour. Pais mes agneaux, pais mes brebis. »

La Papauté, même aux heures les plus troubles de son histoire, n'a jamais failli à cette mission grandiose. Ce qu'a fait S. Pierre, le jour de la Pentecôte en sortant du Cénacle, et par sa prédication et par ses Epîtres, à Jérusalem ou à Rome, ses successeurs n'ont pas cessé, dans le cours des siècles, de le faire. « Les paroles de la Vie éternelle, » peu à peu, se répandent sur la terre, et jamais peut-être autant que de nos jours le Pape ne s'est ingénié à faire connaître aux hommes la Bonne Nouvelle ; déjà Pie XI porte un titre glorieux, que lui gardera l'histoire : celui de Pape des Missions, et combien il le mérite !

Mais qu'avons-nous vu encore, nous autres, qu'avons-nous entendu ?

Quand la société en désarroi cherche, sans la trouver, la cause des secousses qu'elle subit, une voix se fait entendre qui a plus de retentissement et réveille plus d'écho que la voix du bronze et de l'airain.

Les peuples, oublieux de l'ordre divin : « Aimez-vous les uns les autres, » se jettent-ils les uns sur les autres pour s'entretuer, Pie X dit, les yeux pleins de larmes : « Je bénis la paix, » et Benoît XV, sans s'inquiéter des calomnies et des ostracismes dont il est victime dans les deux camps, répète, sans se lasser, au nom de Dieu : « Réconciliez-vous ! Faites la paix ! »

Les parents oublient-ils trop qu'ils ont la charge de l'âme de leurs enfants ? Les foyers sont-ils de plus en plus matérialisés, paganisés, profanés par l'immoralité? L'ambition politique et l'égoïsme jouisseur risquent-ils, en prolongeant la lutte des classes, d'engendrer la guerre civile ? Pie XI élève la voix et rappelle en des pages immortelles en quoi consistent la véritable éducation, la sainteté nécessaire du mariage et les principes chrétiens qui doivent résoudre la question sociale.

On aura beau essayer de lui fermer la bouche,

le Pape parlera chaque fois qu'il faudra faire entendre au monde qui les oublie les paroles de la Vie éternelle. C'est son devoir ; il n'y a jamais failli ; il n'y faillira jamais !

* *

Quelle sécurité pour nous, m. f., et pour la terre entière !

Remercions Dieu de nous avoir fait naître catholiques, fils de l'Eglise et fils du Pape. Remercions-le de nous avoir donné, en nos temps si troublés où le monde est si désemparé, un grand Pape.

Sa tâche est rude. Prions pour lui et mettons dans nos prières toute l'affection, et donc toute la ferveur que savent y mettre des enfants quand ils tendent vers le ciel leurs mains suppliantes pour leur père dans l'angoisse ou dans la peine. Il a besoin, pour bien remplir sa tâche et repousser les assauts des ennemis de la famille, d'une lumière, d'une énergie, d'une persévérance qui ne viennent que de Dieu. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE LA VISITATION

LA VISITE DE MARIE, PRINCIPE DE SANCTIFICATION

Mes frères,

Lors de l'Annonciation, la vertu de la Sainte Vierge avait brillé d'un vif éclat. Marie s'y était montrée pleine de sagesse, ne voulant se décider qu'après avoir été exactement renseignée sur ce qui lui était demandé ; parfaitement obéissante, elle avait accepté sans hésitation la tâche aussi redoutable que sublime que Dieu lui avait proposée. Aujourd'hui c'est un autre aspect de son éminente sainteté qui apparaît à nos yeux. A peine a-t-elle eu connaissance de l'heureux événement qui va réjouir le foyer de Zacharie et d'Elisabeth qu'elle n'a plus qu'un désir : les féliciter et les assister. Sa charité la rend comme oublieuse des grandes choses qui se sont accomplies en elle : elle part aussitôt ; elle ne se laisse point rebuter par la difficulté des chemins ni par sa propre faiblesse : elle va en toute hâte. Une fois arrivée, son humilité lui inspire les égards dus à une parente plus âgée ; c'est elle qui la première salue Elisabeth.

Une telle démarche, dictée par des motifs si nobles, ne pouvait qu'être bénie de Dieu. Aussi va-t-elle être le signal d'une large effusion du St-Esprit sur ceux qui en sont les acteurs. Arrêtons-nous à en considérer les détails.

I

Le premier à ressentir la bienfaisante influence de cette visite est S. Jean-Baptiste. Soudain il se met à tressaillir dans le sein de sa mère. L'Evangile a soin de nous en indiquer le motif : c'est la joie, — *in gaudio,* — qui cause en lui une véritable exultation. Faut-il admettre par suite, avec certains théologiens, qu'à ce moment il reçoit l'usage de son intelligence, pour comprendre la grâce qui lui est faite ? Rien n'interdit de le penser, bien qu'aucune certitude ne puisse être acquise sur ce point. Mais ce que la tradition catholique s'est toujours plu à reconnaître, c'est que ce mouvement est l'indice d'une véritable transformation intérieure qui s'accomplit en lui : son âme, jusque-là souillée par le péché originel comme celle de tous les hommes, est alors sanctifiée et resplendit d'un éclat qui ne la quittera plus. Ce n'est pas seulement d'une grâce commune que son âme est ornée, c'est aussi l'onction prophétique qui s'y répand, avec toutes les qualités qui en sont la conséquence : elle fera de lui un autre Elie et le préparera à son ministère de Précurseur. Attendez le temps marqué par les décrets divins ; vous verrez alors en quels fruits de sainteté elle s'épanouira : S. Jean-Baptiste se manifestera comme le plus austère des anachorètes, le plus ardent des prédicateurs, le plus intrépide champion du droit outragé, le serviteur le plus dévoué aux intérêts de son maître.

C'est à Jésus, sans doute, qu'il faut faire remonter l'origine de cette faveur insigne, à Jésus qui commence à faire sentir par avance les effets de sa Rédemption et qui prépare de loin sa vie publique, à Jésus qui nous a mérité toutes les grâces par son sang versé et qui les distribue à son gré aux âmes. Mais il faut noter le rôle que Marie joue en cette circonstance : non seulement elle est la mère de Jésus, ayant accepté une fois pour toutes de lui donner la nature humaine qui sera l'instrument de notre salut ; mais encore c'est elle qui met par son action personnelle Jésus en présence de son Précurseur, c'est à sa voix que s'opère la sanctification miraculeuse de ce dernier.

Ne croyons point que cette coïncidence soit fortuite. La Providence ne pouvait laisser au hasard aucun détail d'un événement si mémorable. Tout a été ménagé de manière à nous faire apercevoir d'un simple coup d'œil le mécanisme, si je puis ainsi dire, de notre propre sanctification. Comme S. Jean-Baptiste, nous sommes par nature enfants de colère et incapables de la moindre activité dans l'ordre du salut. Heureusement nous avons des auxiliaires : ce sont nos parents, qui, peu après notre naissance, nous ont présenté aux fonts baptismaux ; c'est aussi l'Eglise, à laquelle ont été confiées les précieuses ressources spirituelles que sont les sacrements, les sacramentaux, les indulgences, la Communion des saints, la doctrine évangélique. Mais tout cela n'est qu'un ensemble de moyens : ce qui est indispensable, c'est que Jésus leur communique l'efficacité surnaturelle, c'est qu'il les complète par les illuminations et les inspirations de sa grâce, c'est, en un mot, qu'il agisse lui-même sur nous à travers les créatures. Cependant, maintenant comme jadis dans l'humble maison de Zacharie, il n'est pas seul ; il veut avoir pour associée sa sainte Mère. C'est Marie qui doit lui préparer les voies, c'est elle encore qui doit être son

intermédiaire. Elle a dans la distribution des grâces une influence qui varie sans doute selon les cas et qui le plus souvent reste ignorée de nous, mais dont on ne saurait contester la réalité. Pour nous servir de comparaisons devenues classiques en pareille matière, si Jésus est la source des grâces, Marie est l'aqueduc qui nous les fait parvenir ; si Jésus est la tête du corps mystique qui s'appelle l'Eglise catholique, Marie peut être assimilée au cou, par lequel les membres sont mis en relation avec la tête. C'est cette vérité qu'exprime la piété chrétienne quand, conformément à une croyance qui sera peut-être définie un jour, elle proclame Marie médiatrice de toutes grâces.

Remercions Dieu d'en avoir disposé ainsi. C'est pour raviver notre confiance qu'il a placé la Sainte Vierge entre lui et nous. Pécheurs comme nous le sommes, comment aurions-nous osé nous présenter directement à lui ? Et lui, de son côté, comment aurait-il pu arrêter son regard sur nous sans voir les fautes qui appellent les rigueurs de sa justice ? Au contraire, si Marie prie pour nous, elle qui a trouvé grâce à ses yeux, il accueille sa requête avec bienveillance ; si elle s'interpose en notre faveur, il nous pardonne, et par égard pour elle il nous devient propice. Qui n'admirerait un plan si sage, et qui pourrait avoir dans l'âme. à l'égard de Marie, autre chose que des sentiments de reconnaissance et de filial abandon ?

II

La reconnaissance, ce fut d'ailleurs ce qui inspira les paroles que prononça Elisabeth en réponse au salut de sa sainte cousine : « Bénie soyez-vous, s'écria-t-elle, et béni soit le fruit de vos entrailles ! » C'est qu'elle est, elle aussi, l'heureuse bénéficiaire des grâces apportées par Marie. L'Esprit-Saint, qui a pris possession de l'âme de Jean-Baptiste, vient en elle également avec une plénitude toute nouvelle. Et voici qu'à ses yeux ravis se découvre soudain le mystère de l'Incarnation : le Rédempteur, qu'avec tous les justes de l'Ancien Testament elle appelait de ses vœux, est déjà sur la terre. Vrai Dieu et vrai homme, il est sous son toit, il aura avec elle des liens de parenté selon la chair. En outre, elle perçoit aussi la maternité divine de Marie ainsi que la cause du mystérieux tressaillement qu'elle éprouve en elle-même. Saisie d'admiration et pénétrée du sentiment de son indignité, elle s'écrie alors : « Comment se fait-il que la mère de mon Dieu daigne venir à moi ? » Elle s'abaisse ainsi devant celle qui, il y a un instant, s'était abaissée devant elle ; puis, entonnant le cantique de louange qui désormais ne cessera de retentir dans la bouche des hommes en l'honneur de Marie, elle ajoute : « Bienheureuse êtes-vous d'avoir cru, parce que les paroles que le Seigneur vous a adressées s'accompliront. »

Tels sont, m. f., les effets de la visite de la Sainte Vierge à sainte Elisabeth : dans son esprit une vive lumière surnaturelle, dans sa volonté une profonde humilité, dans son langage l'expression du plus religieux hommage envers Dieu et sa sainte mère. Et qu'on le remarque : le séjour de Marie dura environ trois mois. Qui dira les saints colloques, les suaves épanchements dont furent témoins pendant ce temps les murs de cette demeure, transformée véritablement en un coin du ciel ? Avec quel empressement, dans les heures où le travail était interrompu, on scrutait les prophéties, pour en constater la réalisation et y puiser de nouveaux enseignements ! Le St-Esprit continuait son œuvre et révélait alors le sens de certains passages énigmatiques, qui s'éclairaient eux-mêmes à la lueur des faits déjà accomplis.

Si l'on voulait parcourir l'histoire de l'Eglise, on pourrait y trouver de nombreux cas où l'intervention de Marie a produit des résultats analogues dans certaines âmes privilégiées. Qu'il me suffise d'en citer un, celui du juif Ratisbonne, qui, entré dans une église de Rome le 20 janvier 1842, avec la résolution bien arrêtée de ne jamais embrasser le catholicisme, fut soudain comme terrassé par une apparition de la Sainte Vierge. Quand il se releva, il était à la fois converti et pénitent. — « Elle ne m'a rien dit, raconta-t-il plus tard, mais j'ai tout compris. » L'expérience montra en effet qu'il n'ignorait plus rien des dogmes de notre sainte religion. Un instant, rapide comme l'éclair, avait suffi pour l'instruire, et c'est Marie elle-même qui s'était chargée de ce soin.

Ces cas, malgré tout, restent une exception, et des transformations sensibles aussi subites ne rentrent pas dans le cadre de l'action ordinaire de la Providence. Mais ce n'est pas sans raison que l'Eglise dit à Marie : « Vous avez détruit les hérésies dans le monde ; » ce n'est pas sans raison qu'elle l'appelle le « siège de la sagesse, » la « consolatrice des affligés. » Pourquoi, sinon parce qu'elle ranime dans les esprits la foi chancelante, qu'elle suggère les décisions utiles et qu'elle verse sur les douleurs le baume de l'espoir des compensations éternelles ? Au milieu des tempêtes de cette vie, quand les passions obscurcissent notre entendement, elle est l'étoile dont les rayons déchirent la nuit et indiquent la route à suivre. Si l'orgueil menace de nous jeter dans la révolte contre Dieu, elle nous met sous les yeux le spectacle de notre néant, de nos fautes passées, de nos déficiences, des grâces négligées, des modèles dont nous sommes loin d'approcher. A l'école de celle qui n'apprécia d'autre grandeur que celle d'être la servante du Seigneur, nous devenons humbles et par là nous établissons en nous le solide fondement des autres vertus.

* *

Ce n'est pas seulement pour les âmes prises individuellement que Marie est une cause de lumière et de paix : c'est encore pour toute l'Eglise. La présente fête en rappelle un exemple mémorable. Tandis que l'Eglise, déchirée par le grand schisme d'Occident, se débattait dans la plus cruelle des épreuves, la pensée du Souverain Pontife Urbain VI

se tourna vers Marie. Les consolations qu'elle avait jadis apportées à Zacharie et à Elisabeth, ne voudrait-elle pas les renouveler pour le troupeau dont il avait la charge ? Fort de cette espérance, il décida, en un décret du 6 avril 1389, d'étendre à l'Eglise latine tout entière la fête de la Visitation, qui se célébrait déjà en quelques Eglises particulières. Son attente ne fut pas trompée : quelque temps après, la scission prenait fin. Toujours pour pacifier l'Eglise davantage, l'institution de la fête fut confirmée par le conciliabule de Bâle et maintenue par les papes légitimes. Un événement célèbre marqua le jour de sa célébration, en 1849. C'est à cette date, en effet, que les troupes françaises chassèrent les révolutionnaires de la ville de Rome, où Pie IX put reparaître l'année suivante.

Supplions donc Marie de donner la paix à notre âme et à toutes celles que déchire l'affliction. Prions-la encore de sanctifier et de pacifier l'Eglise. Par elle demandons ces mêmes biens à Jésus-Christ. Et quand nous aurons été exaucés, nous nous unirons à elle pour chanter le *Magnificat* de l'allégresse et de la reconnaissance. Ainsi soit-il.

LES FÊTES DE L'EGLISE

LXXIX

LA VISITATION

Cette fête de la Visitation est une des plus gracieuses et des plus joyeuses des fêtes de la Sainte Vierge. Le trouble de l'Annonciation est oublié, Marie n'a pas encore entendu les sombres prédictions du vieillard Siméon, elle est tout entière à son bonheur de maternité, toute à l'allégresse, et il y a dans son âme comme une fraîcheur surnaturelle qui rappelle l'aube naissante avec ses douces brises : *aurora consurgens.*

I

« En ces jours-là, dit S. Luc, Marie, se levant, s'en alla en hâte au pays des montagnes, dans une ville de Juda. » Cette ville était sans doute Aïn-Karim. La douce Vierge n'est pas seule, elle est sûrement accompagnée de S. Joseph. Mais le saint patriarche n'assista pas à la scène que l'Evangéliste va nous raconter. La route a été longue, quatre ou cinq jours de marche ; Marie arrive, montée sur l'âne, le compagnon habituel des voyages, et Joseph vaque sans doute aux soins de la monture quand ils sont entrés dans la maison de Zacharie.

Marie la première salue Elisabeth. « Dès qu'Elisabeth eut entendu la salutation de Marie, son enfant tressaillit dans son sein et elle fut remplie de l'Esprit-Saint. Elevant la voix elle s'écria : « Vous êtes bénie entre les femmes et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne à moi ? Car dès que votre voix a résonné à mes oreilles, mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. Heureuse êtes-vous, vous qui avez cru à l'accomplissement des choses qui vous ont été dites de la part du Seigneur ! » (Luc, I, 39-45).

Marie écoute, recueillie et silencieuse, pendant qu'Elisabeth exhale son bonheur en ces paroles si humbles et si heureuses. Un événement important vient de s'accomplir : la sanctification de S. Jean-Baptiste. Celui-ci, affirme une opinion, est doué de raison, il sait qu'il est là, le Maître qu'il doit annoncer au monde, et il s'établit entre les deux enfants un colloque où Jésus révèle à son Précurseur le mystère de sa mission d'annonciateur. Leurs âmes se parlent le langage des âmes et Jésus l'éclaire des lumières de la divinité. Ce bonheur de leur divine conversation, Jean-Baptiste ne le goûtera plus qu'au baptême du Jourdain. Il en a gardé une si profonde humilité que, malgré son amour ardent pour Jésus, il ne cherchera pas à le voir quand le Sauveur ébranle toute la Judée par sa parole et par ses miracles. Son cœur le porte irrésistiblement vers Jésus ; son humilité le retient.

La Sainte Vierge, en réponse aux félicitations de sa cousine, entonne cet hymne de reconnaissance qu'est le sublime cantique du *Magnificat :* « Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit est ravi de joie en Dieu, mon Sauveur, parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante... Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. »

L'avenir et les siècles s'ouvrent devant elle, se déroulant comme un merveilleux tableau. Elle entend les générations qui la proclament bienheureuse ; elle voit les humbles, qui sont l'objet de la bonté de Dieu, les orgueilleux humiliés, les pauvres rassasiés, les riches renvoyés les mains vides, enfin son cher Israël protégé malgré tout, Dieu se souvenant de sa miséricorde et des promesses faites à Abraham.

Marie demeura environ trois mois avec sa cousine ; et c'est aux environs du 2 juillet qu'on peut fixer le jour de son départ pour Nazareth.

II

Le Pape Urbain VI institua la fête de la Visitation en 1389, pour obtenir la cessation du grand schisme d'Occident qui ravageait l'Eglise. Marie écouta la supplication de l'Eglise, qui triompha du schisme ; dans la quarante-troisième session du concile de Bâle fut promulgué le décret d'Urbain VI touchant la solennité de la Visitation.

L'Introït de la messe est tiré d'un poème de Sedulius, au v^e^ siècle : « Salut, mère sainte, ô vous qui avez mis au monde le Roi qui gouverne le ciel et la terre dans les siècles des siècles. — Mon cœur a prononcé une bonne parole. C'est au Roi que j'adresse mes chants. »

L'Epître, extraite du Cantique des Cantiques, chante l'amour qui unit Dieu et l'âme sainte : « Le voici qui vient, bondissant sur les montagnes et franchissant les collines. Mon bien-aimé est semblable au chevreuil et au faon de la biche. Le voilà derrière notre muraille, il regarde par les

fenêtres ; ses yeux observent à travers les treillis. Voilà mon bien-aimé. Il me parle : Lève-toi, ma bien-aimée, ma colombe, ma toute belle, hâte-toi et viens. L'hiver est passé : la pluie s'est éloignée, elle a cessé. Les fleurs ont apparu sur notre terre ; le temps de tailler la vigne est venu. La voix de la tourterelle s'est fait entendre dans nos campagnes, le figuier a produit ses bourgeons, les vignes en fleur ont répandu leur suave parfum. Lève-toi, ma bien-aimée, ma toute belle, et viens. O ma colombe, tu t'es cachée dans le creux du rocher, dans le trou d'un mur en ruines. Montre-moi enfin ton visage, que ta voix résonne à mes oreilles, car ta voix est douce et ton visage ravissant de beauté. » (Cant., II).

C'est ainsi que Jésus parle à sa mère, aimante et pure comme la colombe. A son arrivée au monde tout se transforme, c'est pour les âmes un printemps surnaturel ; l'hiver du péché et de la barbarie s'est enfui, la terre est embaumée du parfum des vertus chrétiennes et surtout des siennes. Elle est si belle, si douce et si maternelle qu'elle attire tous les cœurs.

Jésus parle aussi à Jean-Baptiste. Ils s'entretiennent ensemble, l'Epoux et l'ami de l'Epoux, et pour que l'entretien soit plus intime, plus céleste, Jean a été sanctifié par la présence, par la parole de Jésus ; il n'y a plus en lui aucune trace du péché.

Le Graduel chante ces merveilles de la grâce : « Vous êtes bénie et digne de toute vénération, ô Vierge Marie, vous qui, sans la moindre tache, êtes devenue la Mère du Sauveur. Vierge Mère de Dieu, Celui que le monde ne peut contenir s'est enfermé dans votre sein, où il s'est fait homme. Heureuse êtes-vous et digne de toute louange. C'est de votre sein que s'est levé le Soleil de Justice, le Christ notre Dieu. »

Puis c'est l'Evangile de S. Luc qui fait le récit de la Visitation.

« *Exsurgens Maria in diebus illis.* » Marie est toute à son bonheur, après qu'elle a entendu la parole de l'ange Gabriel et prononcé son *Fiat*. Mais sa joie n'est pas égoïste. En elle l'amour de Dieu ne fait qu'accroître l'amour du prochain. Elle se souvient que l'ange lui a dit qu'Elisabeth sa cousine va enfanter un fils dans sa vieillesse. Ne doit-elle pas se rendre dans la maison de Zacharie, non seulement pour féliciter Elisabeth et partager sa joie, mais pour remplir sa solitude et lui rendre avec amabilité les services que son état réclame ? Elle s'arrache donc à son allégresse, à son extase, elle se lève, *exsurgens*, et part en toute hâte, *cum festinatione*, par des chemins de montagne, dans un pays éloigné. Voilà bien la vraie charité. Le grand commandement est d'aimer Dieu, mais il y en a un second « qui lui est semblable, » et qui nous prescrit d'aimer le prochain comme nous-mêmes. Il eût été bien doux à Marie de rester à Nazareth, d'y passer des journées du ciel dans la contemplation des mystères divins. Quels suaves épanchements dans sa solitude céleste, dans la solitude avec Jésus ! Quelles ferventes actions de grâces ! Quelle heureuse méditation touchant le Verbe fait homme !

Mais il y a un devoir plus pressant. L'amour de Dieu n'est pas complet sans l'amour du prochain, et elle aime Dieu de toute son âme. Elle se privera donc du plus grand de tous les bonheurs : celui de demeurer avec Jésus, et elle part aussitôt là où la charité la porte. C'est pour résumer tous ces enseignements que l'Eglise met dans sa bouche ces paroles de l'antienne de *Magnificat :* « Toutes les nations m'appelleront bienheureuse, parce que Dieu a regardé son humble servante. »

POUR DISTRIBUTIONS DE PRIX

I

LE DEVOIR DE LA RECONNAISSANCE

Mes chères enfants,

Vous êtes impatientes de venir chercher vos prix et de vous en aller en vacances. Je le comprends fort bien. Aussi ne voudrais-je point mettre votre patience trop longtemps à l'épreuve. Qu'il me soit permis seulement de vous rappeler un devoir qui s'impose à vous en ce moment et de vous aider à le remplir : le devoir de la reconnaissance.

* *

Une année scolaire se termine aujourd'hui. Que saviez-vous au commencement de cette année ? Que savez-vous maintenant ? Toutes, n'est-il pas vrai ? vous avez fait de nombreux et sensibles progrès dans toutes les sciences. Les unes ont appris à lire et à écrire ; les autres ont perfectionné leur écriture et commencent à lire couramment. Celles-ci savent les quatre opérations, celles-là font des dictées presque sans faute. Les plus grandes tournent gentiment une petite lettre, connaissent l'histoire de France, la géographie, les éléments des sciences naturelles. Quelques-unes même ont obtenu leur certificat d'études primaires, simple ou supérieur. Voilà, mes enfants, de beaux résultats, des succès splendides.

Mais à qui devez-vous tout cela ? A vos bonnes et dévouées institutrices, qui vous communiquent leur science et s'efforcent, par tous les moyens possibles, de cultiver votre esprit, d'enrichir votre mémoire, d'éveiller vos idées, d'exercer votre raisonnement, de développer votre intelligence et de vous inspirer l'amour du travail.

Pour cela, que de paroles il leur a fallu dire, que de fatigues il leur a fallu s'imposer, que de peines il leur a fallu se donner !

Si, du moins, vous étiez toujours attentives, dociles, studieuses ! Mais non, n'est-ce pas ? il y a eu, cette année, des jours où vous avez été étourdies, dissipées, paresseuses. Il est raconté dans l'histoire de l'Eglise qu'un chrétien des premiers siècles, instituteur de profession, fut martyrisé par ses élèves, à coups de stylet. Ne vous est-il point arrivé, mes enfants, de faire souffrir, de

faire pleurer vos chères maîtresses par votre entêtement ?

Elles ont supporté tout cela. Je ne dis pas qu'elles ne vous ont pas reprises. C'était leur devoir. Il leur a fallu, oh ! bien à contre-cœur, vous réprimander, vous punir. C'était pour votre bien. L'avez-vous toujours compris? Ne leur en avez-vous point tenu rigueur, gardé rancune?

Plus d'une fois, sans doute, à la maison, vous avez entendu dire à vos parents combien les salaires sont élevés aujourd'hui. Ne vous a-t-on pas raconté qu'une simple domestique de ferme ne gagne pas moins de deux mille francs, avec, en plus, sa nourriture? Eh bien ! dussé-je vous étonner, je puis vous certifier que vos institutrices, je ne dis pas que chacune de vos institutrices, mais que toutes vos institutrices réunies gagnent moins qu'une servante de ferme. C'est vous dire avec quel admirable désintéressement elles se consacrent à l'œuvre de votre éducation et quelle reconnaissance vous devez avoir pour elles.

D'autant plus que ce sont des institutrices chrétiennes, auxquelles il ne suffit pas de vous donner un peu d'instruction, mais qui font beaucoup plus et beaucoup mieux que cela : qui vous enseignent par leurs exemples comme par leurs leçons la connaissance et l'amour du bien, de la vertu, de notre sainte religion, et qui, de concert avec vos parents et vos prêtres, vous mettent entre les mains tous les moyens d'être vraiment heureuses en ce monde et en l'autre, tous les moyens d'aller au ciel.

Sachez donc apprécier comme ils le méritent tant de bienfaits. Aimez vos maîtresses comme des mères; ne parlez jamais d'elles qu'avec respect et reconnaissance; et si on les attaque devant vous, prenez fièrement leur défense.

Pendant ce temps des vacances, revenez souvent les voir et leur prouver que vous ne les oubliez pas. Rappelez-vous tous les bons conseils qu'elles vous ont donnés, mettez-les fidèlement en pratique : qu'à votre piété, à votre modestie, à votre bonne tenue on reconnaisse tout de suite que vous fréquentez l'école chrétienne.

Puis, à la rentrée, toutes sans exception, revenez à cette école. Je ne crains pas de le dire : nulle part ailleurs vous ne serez mieux instruites, mieux élevées, mieux dirigées, parce que nulle part ailleurs vous ne trouverez autant de savoir, autant d'expérience, autant d'affection, autant de dévouement.

AUX ENFANTS DE MARIE

CIV

TROIS LIS

Hier soir, en apercevant sur l'autel cette blanche parure de lis, une pensée m'est venue que je veux vous communiquer brièvement et dont vous pourrez tirer profit.

I

Ces beaux lis, de qui sont-ils l'image ? Pourquoi les a-t-on placés ici, sur l'autel ? Ah ! c'est qu'ils représentent tout d'abord Celui qui, dans nos Saints Livres, a dit de lui-même : « Je suis la fleur des champs et le lis des vallées, » Celui que l'apôtre S. Paul appelle « la pureté même et la candeur de la lumière éternelle, » N.-S. Jésus-Christ.

Regardez-les bien, ces lis. Voyez-vous ces étamines qui, du milieu de la corolle, s'élèvent comme autant de sceptres d'or ? La fleur les environne : une belle fleur blanche et disposée en forme de couronne. Et cela nous rappelle l'or de la nature divine unie à l'humanité sainte et pure du Fils de Marie, le tout ne formant qu'une seule personne, la personne de cet Homme-Dieu, de ce Jésus que nous possédons dans l'Eucharistie et qui va se donner à vous tout entier à la Table sainte.

Oui, ces beaux lis nous représentent admirablement notre divin Sauveur. Sa conception et sa naissance, sa mère, son père nourricier, son précurseur, son disciple chéri, sa vie, sa parole, ses miracles, sa mort, sa résurrection, son ascension, rien en lui et autour de lui qui ne nous rappelle la blancheur et le parfum des lis... Et c'est lui que vous recevez dans la communion, lui qui est un lis de pureté, lui qui ne se plaît que parmi les lis.

II

Bienheureuses les âmes qui peuvent charmer ainsi le divin Maître ! Parmi elles, tout en tête, votre piété filiale place la Vierge bénie. Et de vrai, Marie, elle aussi, est un lis de pureté, et je ne m'étonne pas de voir l'autel paré de lis en son honneur.

Que croyons-nous en effet ? Quel est l'objet de notre foi ? C'est que, par un privilège unique, la Sainte Vierge a été miraculeusement préservée de la tache originelle. Si loin que vous remontiez, jusqu'au premier moment de sa conception, elle a été immaculée. Et de cette première grâce en découle une autre, non moins précieuse. Jamais, à aucun instant de sa vie, elle n'a commis la plus petite faute, même vénielle. Que dis-je ? Jamais, à aucun instant de sa vie, elle n'a connu ces mouvements, ces agitations, ces troubles de la mauvaise nature qui ont fait gémir même les plus grands saints et qui nous entraînent si souvent au mal.

O Marie, lis de pureté, vous méritiez de recevoir, de porter dans votre sein Jésus, la pureté même. Mais nous, pauvres pécheurs, oserons-nous approcher de lui, souillés de tant de crimes ? Voudra-t-il descendre dans nos cœurs ?

III

Venez, mes enfants, venez sans crainte, vous répondent Jésus et sa Mère par ma voix ; vos âmes, purifiées dans le bain régénérateur de la pénitence, ne ressemblent-elles pas maintenant à ces beaux lis qui décorent votre autel ?

De fait, quels rapports n'y a-t-il pas entre ces

fleurs d'une blancheur immaculée et la jeune chrétienne qui a conservé son innocence ou qui l'a recouvrée par une sincère confession ? — entre ce lis qui s'élance et monte tout droit vers le ciel, et la jeune chrétienne qui s'élève à Dieu par la prière ? — entre ce calice qui s'ouvre largement pendant le jour aux chauds effluves du soleil, le matin et le soir pour boire la rosée du ciel, et cet autre calice, mais vivant celui-là, qui s'ouvre souvent, sinon tous les jours, au Soleil de Justice, à la rosée céleste de l'Eucharistie ? — entre cette parure du lis, si magnifique, si royale, que Salomon dans sa gloire n'en avait pas de pareille, et la richesse d'une jeune chrétienne qui porte dans son cœur le Dieu du ciel et de la terre ? — entre le parfum de cette fleur qui embaume les alentours et fait l'admiration de tous, et le parfum d'édification qu'exhale au collège et dans la famille une écolière chrétienne, objet d'admiration pour le ciel et la terre, pour les anges et les hommes ?

O lis vivants, que vous êtes beaux dans votre fraîcheur et votre intégrité ! Mais qu'il faudrait peu de chose pour vous flétrir ! Fleurs tendres et délicates entre toutes, prenez garde aux épines : le monde en est rempli. Prenez garde au reptile, à l'insecte qui vous souillerait de sa bave impure ! Prenez garde aux méchants qui descendent tous les jours dans le vallon de l'Eglise pour le ravager !

* *

O Marie, ô lis pur et sans tache, toutes les grâces du ciel nous viennent par vos mains. Obtenez-nous aujourd'hui de votre divin Fils celle qui nous rendra plus semblables et à lui et à vous, la grâce de la vertu dont le lis est l'image, la grâce d'une pureté inviolable et parfaite.

POUR UNE PREMIÈRE MESSE

CE QU'EST LE PRÊTRE ET LES DEVOIRS DES FIDÈLES ENVERS LUI

Mon cher ami, mes frères,

Il y a dans l'histoire de tous les peuples des moments qui sont d'une importance capitale parce qu'ils ont décidé de leur orientation, de leurs destinées et de leur vie. L'histoire de l'humanité, envisagée au point de vue de la foi, présente elle aussi plusieurs de ces moments décisifs : ce sont l'Incarnation du Verbe, la Rédemption du monde par la mort du Christ sur la croix, l'institution de l'Eglise et du sacerdoce. Au moment de l'Incarnation, l'Homme-Dieu a été constitué par son Père souverain Prêtre pour rétablir les relations, brisées par le péché originel, entre Dieu et son peuple. Par la Rédemption, a été offert le sacrifice capable de satisfaire à la justice de Dieu et de racheter le monde. Par l'institution de l'Eglise et du sacerdoce, Jésus-Christ a rendu possible l'application aux âmes des grâces de la Rédemption.

Puisque telle est, dans le plan divin, l'importance du sacerdoce, l'ordination, par laquelle un homme reçoit les pouvoirs sacerdotaux, apparaît donc comme un événement qui dépasse en conséquences les faits historiques les plus considérables. Cette ordination vient de vous être conférée, mon cher ami, et vous allez offrir pour la première fois, à l'autel de votre première communion, le saint sacrifice de la messe. Il est inutile de vous rappeler la grandeur et les devoirs de votre sacerdoce. Vous les avez médités au cours des longues années de votre préparation à la prêtrise et les grâces des journées inoubliables que vous vivez en ce moment vous en apprendront plus que je ne saurais le faire moi-même. Mais je sais que vous considérez cette fête intime de votre jeune sacerdoce comme le premier acte de votre apostolat. Vous voulez qu'en vous voyant monter à l'autel cette assemblée apprenne à mieux comprendre ce qu'est le prêtre et ce que doit être l'attitude des fidèles à l'égard du prêtre. Vous m'avez demandé d'être votre interprète pour le lui expliquer. Les liens d'affection qui nous unissent m'autorisaient à accepter avec joie cette mission.

I

Le prêtre est l'ambassadeur du Christ auprès de Dieu et auprès des âmes. De là découlent la nature de son sacerdoce et celle des pouvoirs qu'il reçoit.

Un ambassadeur est un personnage officiel chargé de représenter le gouvernement de son pays auprès d'une puissance étrangère. Il est de toute évidence que ce ne sont pas ses vues ni ses décisions personnelles qu'il doit communiquer à cette puissance, mais les vues et les décisions de son gouvernement. Il incarne, pour ainsi dire, son pays aux yeux de l'étranger, à tel point qu'il a droit à des égards qui dépassent sa personne et que toute injure qui viendrait à l'atteindre serait considérée comme adressée à sa nation.

Il en va de même pour le prêtre, avec cette différence que son caractère ne lui vient pas seulement d'une mission reçue, mais d'une véritable prise de possession de son âme et de toute sa personne par la grâce divine ; et, comme cette prise de possession est irrévocable, la mission du prêtre ne saurait prendre fin qu'avec sa vie. En vertu du sacrement de l'Ordre, le prêtre a contracté avec le Christ une intimité, une ressemblance, des relations qui n'appartiennent pas aux simples fidèles ; sa mission et ses pouvoirs sont une participation à la mission et aux pouvoirs du Christ, à tel point qu'on peut définir le prêtre : un autre Christ. Sans doute, le prêtre, à qui son ordination a conféré un caractère et des grâces, mais sans lui enlever sa nature avec les entraînements au mal qu'elle comporte chez tout homme, peut malheureusement être infidèle à sa mission ; il n'en garde pas moins, gravé à jamais dans son âme, son caractère de prêtre, de séparé du monde et de consacré au Christ.

La mission du prêtre est double. Elle s'adresse à Dieu et aux hommes. Vis-à-vis de Dieu, elle consiste essentiellement à offrir au Seigneur, comme

l'a fait le Christ pendant sa vie terrestre, le sacrifice et la prière. Le Christ, continuant et renouvelant sans cesse l'offrande de son sacrifice et de sa prière, a voulu que cette offrande passât par l'intermédiaire du prêtre, que le sacrifice et la prière du prêtre ne fussent autres que le sacrifice et la prière du Christ lui-même. Aussi lui a-t-il donné par l'ordination une participation à ses propres pouvoirs. Le Christ a pris du pain et du vin et, les changeant par sa parole toute-puissante en son corps et en son sang, a offert à Dieu ce sacrifice de la Loi nouvelle, substitué aux sacrifices imparfaits de la Loi ancienne. Le prêtre, à son tour, prend du pain et du vin, les change, par la toute-puissance que l'ordination a donnée à ses paroles, au corps et au sang du Christ et offre à Dieu, au nom du Christ, le sacrifice de la messe, reconstitution et renouvellement du sacrifice de la croix.

C'est là le pouvoir le plus sublime du prêtre, celui qui l'unit le plus intimement au sacerdoce du Christ, celui qui fait surtout sa grandeur. Le sacrifice du Christ, s'il devait, pour avoir sa valeur de réparation humaine, être offert par un homme, ne pouvait aussi, pour atteindre une valeur infinie, être offert que par un Dieu. Le Christ a réalisé cette double condition par son Incarnation. Celui qui a reçu le pouvoir de renouveler ce sacrifice se trouve donc élevé au-dessus de l'humanité. S'il est vrai de tout baptisé qu'il participe en quelque manière à la nature divine : *divinæ consortes naturæ*, cela est vrai à un titre tout spécial et à un degré éminent pour le prêtre. Il accomplit avec des mains et une parole humaines les actes d'un Dieu.

Est-il besoin de faire remarquer que la similitude des pouvoirs doit engendrer celle des dispositions, que le prêtre doit reproduire le plus fidèlement possible les sentiments du Christ, être comme lui *impollutus, segregatus a peccatoribus,* sans tache et séparé par la sainteté de sa vie des pécheurs? Vous avez longuement réfléchi sur ces obligations, mon cher ami, vous les avez déjà réalisées au cours de votre vie de séminariste ; il vous faut maintenant continuer à les réaliser et à les réaliser d'une façon toujours plus parfaite, car la vie du prêtre est un état de sainteté et une ascension continuelle vers une sainteté plus grande.

Cette obligation pour le prêtre de reproduire en lui, selon les possibilités de la nature humaine aidée par la grâce, la sainteté du Christ résulte aussi de ce fait que la prière du prêtre, c'est la prière du Christ présentée à Dieu par l'intermédiaire du prêtre. Par suite de son union intime avec le Christ et de sa mission sacerdotale, cela est vrai de toutes les prières du prêtre ; mais il en est que l'Eglise le charge officiellement, au nom de son divin Fondateur, d'offrir à Dieu. C'est par elles qu'il s'acquitte de son rôle d'ambassadeur auprès de Dieu. La prière liturgique a une telle importance que S. Benoît n'hésite pas à la nommer *opus Dei*, l'œuvre de Dieu, parce que, après le saint sacrifice de la messe, c'est l'œuvre qui est la plus capable de glorifier Dieu et aussi parce qu'elle emprunte pour le faire des paroles inspirées de Dieu.

Toute créature doit glorifier son Créateur et chacune doit le faire selon sa nature et ses moyens. Il appartient donc à l'homme d'employer à cette louange son intelligence, sa volonté et son cœur, élevés et transformés par la grâce. Mais combien d'hommes refusent à Dieu ce tribut d'hommages ! Le Christ a voulu suppléer aux manquements de l'humanité et il entend que ses représentants continuent jusqu'à la fin des temps cette suppléance en son nom. A cet égard aussi, le prêtre, étant le porte-parole du Christ, se doit de ne porter cette prière devant le trône de Dieu qu'avec les sentiments de son divin mandataire, et il nous apparaît ainsi élevé bien au-dessus de l'humanité, parce que c'est le Christ qui prie par le cœur et par les lèvres du prêtre.

Notre-Seigneur daigna un jour faire comprendre cette intime union qui doit confondre pour ainsi dire la prière du prêtre et la sienne, à une sainte favorisée de révélations particulières, sainte Mechtilde : « En commençant les heures, qu'on dise donc de cœur et même de bouche : « Seigneur, en union avec l'intention que vous avez mise sur la terre à chanter les louanges de Dieu, je célèbre cette heure en votre honneur. » Ensuite qu'on ne prête plus attention qu'à Dieu. Et quand cette pratique fréquemment répétée sera devenue une habitude, cet exercice sera si élevé et si noble devant Dieu le Père qu'il semblera ne faire qu'un avec ce que j'ai pratiqué moi-même [1]. »

La mission du prêtre auprès des âmes n'est pas moins grande et n'exige pas une moindre sainteté. Elle se résume en deux aspects : l'enseignement des vérités religieuses et la distribution de la grâce par les sacrements. Elle nous apparaît donc aussi comme le prolongement de l'apostolat du Christ.

Le prêtre enseigne en chaire, au catéchisme, au confessionnal ; mais l'enseignement qu'il donne n'est pas le sien ; ce n'est pas non plus celui d'un homme, c'est l'enseignement du Christ lui-même. Aussi doit-il, s'il veut transmettre non seulement la lettre de la doctrine, mais encore son esprit, demeurer en union intime avec le Christ, chercher par ses méditations à en approfondir le sens, demander par ses prières la grâce de l'adapter aux capacités de chacun. Ce travail personnel est d'autant plus important que, chez le fidèle, une instruction exacte et solide est une condition de la foi, principe du salut. Le prêtre tient donc pour ainsi dire en ses mains le salut de ceux qui lui sont confiés, car si par sa faute il laisse les âmes dans une demi-ignorance, il risque de compromettre leur salut. C'est cette préoccupation qui doit hanter le prêtre chaque fois qu'il a à donner un enseignement religieux, et cette occasion se présente à peu près chaque jour dans des circonstances très différentes selon l'âge, l'instruction, l'intelligence, le milieu, les préjugés des fidèles. Mission sublime que celle d'enseigner les

[1] *Le livre de la grâce spéciale*, IIIe partie, ch. 31 (cité par Dom Columba Marmion, *Le Christ, idéal du moine*, p. 432).

voies du salut, mais dont le poids pourrait peser très lourdement sur de pauvres épaules humaines, si le prêtre n'avait pas les grâces de lumière, de sagesse et de force capables de l'éclairer et de le soutenir dans un pareil ministère.

Ce ministère est désormais le vôtre, mon cher ami ; il n'y en a pas de plus beau ni de plus méritoire, puisque c'est pour le bonheur éternel des âmes que vous allez travailler, en même temps que pour la gloire de Dieu. Oui, le prêtre qui enseigne le catéchisme à de pauvres enfants accomplit une œuvre incomparablement plus haute que le savant qui découvre des mondes ou qui sauve des corps ; œuvre vraiment divine, puisque c'est celle qui a été voulue par Dieu après la chute originelle et réalisée par le Christ pendant sa vie publique.

Mais pour mener à bien cette œuvre, il faut des moyens appropriés, c'est-à-dire surnaturels. Le Christ les a remis aux mains de ses prêtres en instituant les sacrements qui produisent la grâce dans les âmes bien préparées. C'est une autre grandeur du prêtre que d'être le dépositaire de la grâce divine, d'avoir à préparer les âmes à sa réception et enfin de la leur conférer. « Je suis venu, a dit le Christ, afin que les hommes possèdent la vie et qu'ils la possèdent d'une façon toujours plus abondante. » Cette vie surnaturelle, qui n'est autre chose que la présence et l'action des trois personnes de la Sainte Trinité dans une âme, est bien ce qu'il y a de plus grand, de plus beau et de plus utile au monde. Celui qui a reçu mission de la dispenser se trouve donc élevé à une dignité qui n'appartient pas même aux anges, pas même à la plus belle de toutes les créatures humaines, à la Sainte Vierge. Aussi avec quel respect, avec quelle foi, avec quelle pureté de conscience et d'intention le prêtre doit-il exercer cette mission auprès des âmes ! Sans doute les sacrements produisent leurs effets, quelles que soient les dispositions du prêtre qui les administre. Mais qui oserait dire que la sainteté personnelle du prêtre n'encourage pas les fidèles à s'approcher des sacrements et ne les aide pas à en mieux profiter ? Pourquoi le ministère d'un saint Curé d'Ars a-t-il été si fructueux, sinon parce que la sainteté de ce prêtre a préparé les voies à la grâce dans les âmes pécheresses ? Quel motif pour le prêtre d'apprécier la sublimité de sa mission et d'essayer de n'en être pas trop indigne !

II

Les courtes explications que je viens de vous donner, m. f., vous permettront de mieux comprendre la valeur de la grâce qui vous est accordée par le bon Dieu dans la personne de vos prêtres. Si ces derniers sont auprès de vous les ambassadeurs du Christ, vous ne pouvez les recevoir avec indifférence et négliger de recourir à leur ministère. Ce serait faire injure au Christ que de traiter ses dons avec une telle désinvolture. Il vous faut au contraire profiter du ministère sacerdotal et aider le prêtre à l'accomplir.

Que de fois n'a-t-on pas entendu un prêtre dire de ses paroissiens : « Ce ne sont pas de mauvaises gens. Ils sont polis et même aimables avec moi ; ils me rendent service à l'occasion ; mais il ne faut pas leur en demander davantage. De l'église, du prêtre, des sacrements, ils usent fort peu. » De fait, pour beaucoup, le prêtre est un bon voisin, un pédagogue utile pour l'éducation des enfants, une sorte de fonctionnaire religieux auquel on a recours dans quelques circonstances où il est d'usage de passer par l'église, et c'est à peu près tout. Il n'y a pas de plus grande peine pour le prêtre que de voir son caractère et sa mission aussi mal compris.

M. f., à notre époque où le recrutement sacerdotal est presque partout insuffisant, c'est une grâce que de posséder un prêtre dans sa localité, une grâce qui demande à être comprise d'une façon pratique. Si un prêtre vous est donné, c'est pour que vous utilisiez sa personne et son ministère non pas une fois en passant, mais régulièrement. Je ne parlerai pas longuement de la messe à entendre ni des sacrements à recevoir, tellement il est évident que ces devoirs sont de stricte obligation pour les fidèles. Je préfère vous exposer d'autres points de vue peut-être moins familiers.

Il faut vous servir du prêtre pour compléter et renouveler votre instruction religieuse. Au devoir d'enseigner, chez le prêtre, correspond chez le fidèle le devoir de s'instruire, et l'attitude que je déplorais tout à l'heure serait moins répandue si les fidèles étaient plus instruits. Vous avez suivi jadis, il y a peut-être déjà fort longtemps, un cours de catéchisme. Je mets les choses au mieux en supposant que vous avez parfaitement su et parfaitement compris cet enseignement. Vous m'accorderez cependant qu'il ne s'agit là que d'un enseignement très élémentaire. Le catéchisme est le livre le plus court qui soit mis entre les mains d'un enfant. Et pourtant il traite de la science la plus importante, la science du salut. Que diriez-vous d'un enfant qui, au sortir de l'école primaire, prétendrait tout savoir ? Vous estimeriez sa prétention ridicule.

Je sais bien qu'il n'est pas question pour vous de connaître absolument tout ce qu'on peut connaître de la religion. Mais vous admettrez que, faute de temps et en raison du jeune âge des élèves, le prêtre ne peut pas donner au catéchisme tout le développement désirable même à des questions importantes. Vous admettrez que l'on peut oublier, qu'avec l'adolescence et l'âge mûr des objections se présentent à l'esprit, des problèmes nouveaux se posent. La simple lecture des journaux y contribue. Combien de personnes ici présentes, qui ont lu un article sur le quinzième centenaire du concile d'Ephèse, sur la canonisation d'un saint, sur un jubilé, seraient capables de dire ce que signifient ces grands événements ? Combien de personnes, lisant ou entendant telle objection, peut-être très sotte, contre la religion, ont été obligées de s'avouer à elles-mêmes qu'elles étaient incapables d'y répondre ! M. f., il est nécessaire de com-

pléter sans cesse votre instruction religieuse. Le prêtre lui-même, qui a fait des études autrement développées que les vôtres sur la religion, doit continuer de s'instruire jusqu'à la fin de sa vie. A plus forte raison ceux qui n'ont reçu qu'un enseignement très élémentaire. Le prêtre est chargé de vous instruire ; vous avez le devoir de venir écouter son enseignement.

Le prêtre a reçu aussi la mission de diriger les âmes. Notre-Seigneur le compare à un pasteur qui doit conduire ses brebis dans les bons pâturages et les mettre en garde contre les dangers de toute sorte. Or il n'y a aucun de nos actes qui soit soustrait aux règles de la morale. Dans certains cas, il est difficile de connaître son devoir, faute d'instruction ou d'expérience. Il est alors tout indiqué de consulter le prêtre. Il ne traitera pas la question que vous lui soumettrez au point de vue de vos intérêts temporels, cela n'est pas son affaire, encore que parfois il puisse apporter son concours, mais il vous indiquera les moyens à prendre, les dangers à éviter pour que votre acte ne risque pas d'avoir des conséquences fâcheuses au point de vue moral. Le prêtre vous donnera toujours un conseil désintéressé et dicté par les intérêts surnaturels des âmes. Recourir ainsi aux lumières du prêtre, c'est montrer que l'on comprend le rôle qu'il doit jouer dans la vie morale et religieuse des fidèles.

Les fidèles doivent aussi aider le prêtre à remplir son ministère. On fait souvent aujourd'hui appel à la bonne volonté et au dévouement des laïcs parce que le prêtre, chargé d'un trop grand nombre de paroisses et d'âmes, ne peut pas suffire à toutes ses tâches. Il y a de véritables suppléances qui peuvent être assumées par des fidèles, par exemple l'enseignement du catéchisme, la direction d'une œuvre de jeunesse. Mais de plus, dans bien des circonstances, ceux-ci peuvent utilement seconder le prêtre, ne serait-ce que pour la décoration de son église à l'occasion d'une cérémonie, pour la préparation d'une fête de patronage, d'une séance récréative.

Indépendamment de l'aide matérielle ou financière, les fidèles apporteront aussi au prêtre un précieux encouragement moral. Il n'y a rien de plus triste pour le prêtre que de se sentir isolé. Il a besoin, dans les diverses manifestations de son apostolat, de la sympathie de ses paroissiens. C'est un devoir pour eux de la lui donner, non pas parce qu'il est un bon voisin, mais parce qu'il accomplit l'œuvre du bon Dieu auprès des âmes.

Voilà, m. f., quelques-unes des réflexions que doit vous suggérer la première messe à laquelle vous assistez aujourd'hui. Votre présence ici témoigne de l'affectueux intérêt que vous portez au jeune prêtre qui monte pour la première fois à l'autel. Soyez assurés qu'une simple démarche de politesse de votre part compterait peu pour lui. Comme je vous le disais en débutant, il entend bien que cette première messe soit son premier acte d'apostolat. Il dépend de vous qu'elle le soit en réalité. Si vous comprenez mieux désormais ce qu'est le prêtre, ce que sont vos devoirs envers le prêtre, vous aurez réalisé son plus cher désir.

* *

En terminant, je voudrais encore vous indiquer une résolution que doit vous dicter cette cérémonie. C'est celle de prier pour le recrutement du clergé, de vous y intéresser d'une façon pratique et, si vous le pouvez, de donner un prêtre au bon Dieu. La plupart des paroisses tiennent encore à posséder un curé ; on fait volontiers des démarches auprès de l'autorité ecclésiastique pour en obtenir un. Les fidèles qui sont privés de prêtre se plaignent souvent de cette privation. Mais fait-on réellement quelque chose pour augmenter le nombre des prêtres ?

La vocation sacerdotale est avant tout l'affaire de la grâce divine. Les grâces s'obtiennent par la prière et par le sacrifice. Priez et offrez des sacrifices à cette grande intention. Les vocations sacerdotales demandent des ressources pour les séminaires. Soyez généreux pour permettre à l'Eglise d'élever et de préparer beaucoup de futurs prêtres. Les séminaires ont besoin de sujets présentant des garanties intellectuelles et morales, autorisant l'espoir de voir se développer et aboutir la vocation sacerdotale. Que les familles créent autour de leurs enfants une atmosphère favorable à la vocation et que, s'il plaît à Dieu de choisir un de ces enfants, elles n'hésitent pas à le donner à Dieu et à l'Eglise.

C'est un grand honneur et une grande joie pour la famille du nouveau prêtre de le voir monter à l'autel. J'aime à croire qu'il y a dans cette assemblée d'autres familles qui ambitionnent cet honneur et cette joie, parce qu'elles ont compris qu'une vocation sacerdotale c'est quelque chose de très grand, de très beau et que Dieu bénit les parents qui ont assez de foi pour lui consacrer un de leurs enfants. Ainsi soit-il.

SERMONS D'ADORATION PERPÉTUELLE

II

L'EUCHARISTIE, MÉMORIAL DE DIEU

Mes frères,

Il est étrange de voir les hommes, depuis qu'ils sont condamnés à mourir, chercher à vivre éternellement dans la mémoire des hommes qui passeront et mourront comme eux. Mais ce qui peut surprendre davantage, c'est que Dieu soit pris de ce désir. Et pourtant c'est bien ce que nous apprend cette parole du Prophète quand il dit : « *Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus.* Le Seigneur bon et miséricordieux nous a donné le mémorial de ses merveilles. » Car pourquoi Dieu a-t-il bâti un mémorial de ses merveilles, si ce n'est pour les éterniser dans le souvenir des hommes ?

Toutefois, m f., ne nous étonnons pas ; ce n'est point pour donner à son nom cette vaine immortalité que des mortels prétendent se donner les uns aux autres, qu'il a bâti un mémorial de ses

merveilles. Qu'a-t-il à faire d'une immortalité qui passe avec le temps, lui qui possède l'éternité et donne à ses amis l'immortalité qui ne passe pas ? Ce mémorial des merveilles de Dieu est donc une œuvre de miséricorde.

Entendons bien cette parole. Dieu n'agit avec ses créatures que par miséricorde. « C'est, dit S. Thomas d'Aquin, une souveraine bonté qui cherche à se communiquer souverainement à ses créatures ! » Or, comme il n'est point d'amour qui n'engendre l'amour, Dieu veut que nous nous donnions souverainement à lui comme il se donne souverainement à nous. Il veut que nous pensions toujours à lui, comme il pense toujours à nous ; et nous sachant oublieux d'esprit et de cœur avec lui comme avec les hommes, il a bâti un mémorial de ses bienfaits.

Toutes les créatures étant en un sens un mémorial de Dieu, puisque toutes reproduisent quelque chose de son infinie perfection, le Prophète n'entend point parler ici d'une œuvre ordinaire de Dieu, mais du chef-d'œuvre de sa toute puissante bonté. Sans doute, tout ce qu'un fils a reçu de son père avant de quitter la maison paternelle rappelle à son souvenir ce père bien-aimé ; mais, dans les jours de l'absence, tous ces objets ne sont pas également le souvenir du cœur paternel. Il n'y en a qu'un, un seul, qui est le souvenir par excellence, qui lui a été donné comme un gage suprême d'affection et qu'il garde plus amoureusement que tous les trésors, au milieu des joies et des tribulations de l'exil.

Fils exilés de la maison de notre Père céleste, tout ce que nous avons emporté sur les chemins de la terre nous vient de sa bonté ; mais il a dû nous donner un souvenir spécial de son affection, qui fût la consolation de notre exil et nous rappelât plus parfaitement sa bonté et ses bienfaits. Et c'est ce que veut nous dire le Prophète : le Seigneur nous a donné le mémorial par excellence de toutes ses merveilles, *memoriam fecit mirabilium suorum ;* et en cela il a fait souverainement éclater sa miséricorde, *misericors et miserator Dominus.*

Quel est-il donc, ce souvenir divin, ce mémorial par excellence de notre Dieu ? Que nous rappelle-t-il ?

La réponse à ces questions fera tout le sujet de cet entretien. Cherchons, m. f., parmi les œuvres de Dieu celle qui doit raconter les merveilles de sa miséricorde à toutes les générations.

I. — *Le mémorial de Dieu*

Et d'abord Dieu a créé l'univers.

L'univers est-il le mémorial de Dieu ? L'univers n'est-il point la révélation de Dieu à l'intelligence de l'homme ? Qui nous rendra présente la majesté de Dieu comme l'Océan avec ses vagues immenses et son incessant murmure ? Qui nous dira sa magnificence comme le soleil, ce rayon de Dieu sur la nature qui lui donne toute sa vie, sa jeunesse et sa beauté ? Qui nous chantera la paix ineffable qu'il donne à ses élus, comme ces lumières sereines et douces qui descendent la nuit des hauteurs des cieux pour réjouir l'âme du voyageur attardé et lui montrer son chemin vers la chaumière où des cœurs qui l'aiment le reposeront des fatigues du voyage ? Séduisante image de ces consolations divines qui réjouissent le pauvre pèlerin de la vallée des larmes et le dirigent vers la demeure de son éternité ! Oui, toutes les créatures ont leur langage qui ravit l'âme des saints. Depuis le grain de sable jusqu'à la plus brillante des étoiles, Dieu les a toutes envoyées vers nous comme des messagers d'amour, pour nous inviter à nous rendre jusqu'à lui et nous dire comme à S. Augustin, quand nous nous penchons vers elles : « *Quære super nos !* Cherchez plus haut que nous ! »

Mais si éclatant que soit ce langage, l'univers ne pouvait être le mémorial de Dieu ; car Dieu n'est pas seulement notre père dans l'ordre naturel par la création, il est notre père dans l'ordre surnaturel, par la grâce. Il nous faut donc un mémorial qui nous rappelle ce second bienfait de Dieu, comme l'univers nous rappelle le premier.

Or, la première grande œuvre de Dieu après la création, c'est la révélation divine. Voici la Bible, un monde nouveau, plus merveilleux encore que le premier, plus vaste que l'Océan, plus sublime que les montagnes, plus ferme que la terre, plus fécond que le soleil, plus lumineux et plus doux que les étoiles. La Bible est-elle le mémorial de Dieu ?

Ah ! sans doute, dans ce livre divin, mieux encore que dans l'univers, sont écrites les merveilles et les bontés de notre Dieu. Depuis la Genèse, le chant de Dieu au berceau de l'humanité, jusqu'à l'Apocalypse, le chant de ses universelles funérailles et de son éternel triomphe, toute la Bible est pleine de ce grand souvenir de Dieu. Depuis Moïse jusqu'à S. Jean, elle se résume dans cette grande parole : « Aimons Dieu, parce qu'il nous a aimés le premier. »

Mais hélas ! faibles d'esprit et ignorants que nous sommes, c'est à peine si quelques privilégiés d'entre les hommes peuvent comprendre quelques pages de ce livre divin. Ni l'ouvrier courbé tout le jour sous le poids de son labeur, ni la mère qui veille sans cesse sur son foyer et sur ses enfants, ni les pauvres, ni les ignorants, qui sont presque toute l'humanité, ne peuvent apprendre de Moïse avec quel amour Dieu se pencha sur l'homme à son berceau, ni de S. Jean, l'apôtre bien-aimé, les secrets du cœur de Dieu dans la Rédemption et les triomphantes espérances de la Jérusalem céleste. Il nous faut un mémorial plus simple, que tous puissent voir et comprendre, car Dieu veut être aimé de tous. Où le trouverons-nous, ce mémorial de Dieu qui, mieux que l'univers et mieux que nos saints Livres, nous rappellera tous ses bienfaits ?

J'entends la voix du Prophète qui chante sur la harpe : « *Parvulus natus est nobis, et filius da-*

tus est nobis. Un petit enfant nous est né. Lève la tête, ô Jérusalem, et vois les peuples accourir vers toi et les nations marcher à ta lumière. » Puis, prêtant l'oreille aux siècles plus rapprochés, j'entends dans le silence de la nuit la voix des anges : « Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » Après des siècles d'attente, le Fils de Dieu et de David est né dans une pauvre étable, où des bergers misérables et ignorants, avertis par les anges, viennent l'adorer au nom du genre humain dont ils sont les vrais représentants.

N'est-ce pas ici le mémorial de Dieu ? Où trouverons-nous un plus touchant témoignage de l'amour de Dieu qu'en cet enfant, les délices du Père céleste, l'allégresse des anges et l'espoir de tous les hommes ? Pourtant ni cette crèche ni cet enfant ne devaient être le mémorial de Dieu. Car cet obscur berceau de l'Incarnation est vide depuis dix-huit siècles et caché aux yeux des hommes ; à peine quelques privilégiés peuvent y poser leurs lèvres et le contempler un instant. Et quant à l'enfant lui-même, au jour où il entrera dans le Temple, le Prophète ne lui dira point : « *Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus,* » mais cette autre parole : « Il sera un signe de contradiction pour plusieurs en Israël. »

L'Incarnation, d'ailleurs, n'était pas le chef-d'œuvre des miséricordes divines : elle était ordonnée à une merveille plus grande encore, la Rédemption. Le Christ n'était né que pour mourir. Sa mort devait être le prix de notre réconciliation avec Dieu et la consommation de tout l'ordre surnaturel, selon sa dernière parole sur la Croix : « *Consummatum est.* » Aussi le Prophète qui chantait tout à l'heure la naissance du Fils de Dieu, le voit-il déjà portant sur son épaule le signe de sa sanglante royauté : « *Et principatus ejus super humerum ejus.* »

Vous voilà donc, mon Dieu, vous voilà sur votre trône d'amour et de miséricorde, les bras étendus pour me recevoir, le côté ouvert pour me montrer le chemin de votre cœur ! Et moi, plus coupable que Madeleine, je m'agenouille comme elle au pied de votre croix, je l'embrasse avec amour, je pose mes lèvres sur vos pieds sanglants, et je reçois sur ma tête le sang qui coule de votre cœur pour laver mes souillures...

Pouviez-vous, ô mon Dieu, nous donner une plus grande marque d'amour que de mourir pour nous ? N'ai-je pas entre mes mains le gage suprême de l'amour de mon Père et de mon Dieu ?

Hélas ! non, je ne le tiens pas ; c'est une illusion de mon amour. Sans doute, la croix m'est restée, elle a parcouru le monde et, confidente céleste du cœur de tous les hommes, elle a fortifié toutes les faiblesses, guéri toutes les blessures, sanctifié toutes les joies, illuminé toutes les tristesses, consolé toutes les douleurs. Je tiens entre mes mains cette croix, l'unique espoir du monde, mais mon Sauveur n'y est plus. Ce que je tiens entre mes mains n'est plus qu'une pâle et froide image de mon Dieu crucifié, telle que les hommes le peuvent faire ; mais mon Dieu ne l'a pas touchée.

En vain mon âme altérée de sa divine présence le cherche, comme Madeleine dans son tombeau. Il est ressuscité glorieux et mes yeux ne l'ont point vu. Et son sépulcre plein de sa gloire, mais vide de sa présence, ne peut retenir mon âme. Elle monte avec les disciples sur le mont des Oliviers d'où il s'est élevé dans les cieux ; et les yeux fixés sur le ciel, elle regarde s'il n'en descendra plus. Mais les anges lui disent comme aux disciples affligés du départ de leur Maître : « Pourquoi regarder le ciel comme si Jésus en devait redescendre dans une chair mortelle et périssable ? La terre ne le verra plus que dans les terribles splendeurs du dernier jour. »

Et pourtant Dieu incarné dans une nature sensible comme la nôtre, c'était bien le plus parfait mémorial de Dieu qui pût nous être donné sur la terre. Dieu présent à nous et visible aux yeux de notre foi sous le voile de notre nature, n'était-ce point là ce qui devait le mieux rappeler à l'homme le souvenir de la bonté de Dieu ? Ah ! si le Christ avait pu rester sur la terre jusqu'à la consommation des siècles, et se rendre en même temps présent aux yeux de tous les fidèles !

Eh bien ! le Christ l'a fait, m. f., il s'est survécu à travers tous les temps et tous les lieux. Il s'est survécu dans son Eglise qui est l'os de ses os et la chair de sa chair. Il s'est survécu dans le sacerdoce chrétien, qui est l'incarnation perpétuelle de son pouvoir et de son esprit ; il s'est survécu dans tous les chrétiens qui vivent de sa vie par la grâce. L'Eglise est elle donc le mémorial de Dieu ?

Mais l'Eglise, c'est nous-mêmes, nous tous qui avons besoin du mémorial de Dieu, et par conséquent l'Eglise aussi en a besoin. Elle est l'épouse que le Christ s'est choisie au prix de son sang, et elle en a besoin pour elle-même qui languit sur la terre loin de son bien-aimé.

Aussi ne cherchons pas ailleurs ce mémorial de Dieu qui nous rappellera parfaitement le Christ Jésus, la consommation de toutes les merveilles et de toutes les bontés de Dieu ; car c'est à elle que l'Epoux divin a dû donner le gage suprême de son amour pour la consoler en attendant les jours de l'union éternelle.

Mais quand le Christ a-t-il donné ce mémorial à son Eglise ?

Ce n'est point avant de remonter vers son Père, car alors il lui a donné le pouvoir d'enseigner toutes les nations et lui a promis son Esprit-Saint, mais il ne lui a donné aucun souvenir de son amour. Ce n'est point non plus du haut de la croix, car de ce trône d'amour et de miséricorde il nous a donné sa mère pour être notre mère au ciel, mais non point pour rester avec nous sur la terre d'exil, puisqu'elle règne avec lui dans la Jérusalem céleste.

C'est donc avant la Passion que le Christ a donné à son Eglise ce mémorial de son amour. « C'est, dit S. Paul, dans la nuit même où il fut livré. Etant pris d'un grand désir de manger la

dernière Pâque avec ses disciples, avant de souffrir, il s'assit avec eux à la même table, entre Pierre, le chef futur de son Eglise, et Jean, le disciple qu'il aimait. Le repas touchait à sa fin ; le Seigneur Jésus prit du pain, et, rendant grâces à Dieu, le rompit et dit : « Prenez et mangez, ceci est mon corps qui sera livré pour vous ; faites ceci en mémoire de moi. » De même il prit le calice en disant : « Ce calice est la nouvelle alliance faite dans mon sang ; chaque fois que vous le boirez, faites-le en mémoire de moi. »

Les Apôtres sortirent de la Cène avec cette divine parole ; ils l'ont portée sous tous les cieux, ils l'ont répétée sur tous les rivages en mémoire du Sauveur. Et depuis elle n'a point cessé de retentir à toute heure et en tous les lieux du monde. Tout à l'heure encore, quand l'*hosanna* solennel aura retenti sous les voûtes sacrées et que l'orgue se sera tu avec les saintes hymnes, prêtres et fidèles s'agenouilleront en silence, et tandis que tous les fronts s'inclineront dans le respect et l'adoration, debout à l'autel, le célébrant prononcera sur le pain et sur le vin ces paroles du Sauveur.

Alors, m. f., pendant que les anges qui veillent à la garde du sanctuaire se voileront la face de leurs ailes devant la majesté de Dieu présent sous les voiles eucharistiques et que le chœur chantera des louanges à celui qui vient au nom du Seigneur, pleins de foi et de reconnaissance, répétons au fond de nos cœurs la parole du Prophète : « *Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus.* »

Oui, voilà le mémorial de Dieu, plus grand que la création, plus sublime et plus complet que la révélation, plus touchant que l'Incarnation, aussi précieux que la Rédemption, plus saint et plus divin que l'Eglise.

La création tout entière y est représentée par les espèces du pain et du vin, les deux fruits les plus généreux de la terre ; l'humanité sainte du Sauveur, le chef-d'œuvre de toute la création, par le Verbe lui-même, qui en est l'exemplaire et l'idéal divin.

Dans la révélation divine nous avions la sagesse de Dieu manifestée sous les voiles de la parole humaine : dans l'Eucharistie, nous avons cette même sagesse de Dieu incarnée, la source et la fin de toute révélation, la révélation suprême de l'amour de Dieu, présente sous les voiles eucharistiques.

Dans l'Incarnation, nous avions Dieu présent pour un temps dans une chair mortelle : dans l'Eucharistie, nous avons le même Dieu présent pour tous les temps et tous les lieux dans une chair immortelle.

Dans la Passion, nous avions Dieu le Fils s'offrant en sacrifice à son Père pour le salut de tous les hommes : dans l'Eucharistie, nous avons le même sacrifice divin qui s'offrira tous les jours et en tous lieux jusqu'à la consommation des siècles.

Enfin l'Eglise est le corps mystique du Christ sur la terre, vivant de la vie même du Christ ; mais ce qui fait vivre l'Eglise de cette vie céleste, c'est le vrai corps et le vrai sang du Christ dans l'Eucharistie.

Le Prophète avait donc raison de chanter mille ans à l'avance cette manne divine de l'Eucharistie, comme le mémorial par excellence des merveilles et des miséricordes de Dieu : « *Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus.* »

II. — *Que nous rappelle ce mémorial ?*

Nous avons trouvé le mémorial de Dieu : voyons ce qu'il nous rappelle.

Nous savons que l'Eucharistie est le mémorial des miséricordes de Dieu. Or la miséricorde de Dieu n'accompagne pas seulement les hommes tout le temps de leur pèlerinage ici-bas, elle les a précédés de toute éternité et les poursuivra jusqu'à l'éternité, selon cette parole du Prophète : « *In caritate perpetua dilexi te,* » et cette autre de S. Jean : « *In finem dilexit eos.* » Il faut donc que l'Eucharistie nous rappelle les merveilles du passé, du présent et de l'avenir. C'est l'enseignement de S. Thomas d'Aquin et, après lui, du Concile de Trente.

L'Eucharistie rappelle d'abord le passé.

Toute l'histoire du monde, comme une haute montagne, se partage en deux versants : le premier monte d'Adam jusqu'au Christ, le second descend du Christ jusqu'à nous. Au sommet est plantée la croix rédemptrice, portant toujours le doux fruit de notre salut et l'offrant à toutes les générations. Tous les Patriarches, depuis le père du genre humain jusqu'à Jacob, ont accompli leur pèlerinage dans l'espérance du Rédempteur. Tous les prophètes se succèdent pendant mille ans depuis David jusqu'à Madeleine, debout, dans l'attente de la Rédemption, l'oreille ouverte aux paroles de Iahwé, l'œil fixé sur Jérusalem et sur la montagne du sacrifice. Et de même que toutes les générations qui précédèrent la croix se tournaient vers elle dans la foi et l'espérance, toutes celles qui en sont descendues se tournent vers elle dans la foi et dans l'amour.

En effet, la croix a été la source de toutes les grâces de Dieu sur l'humanité. Le Christ seul est le Pontife du genre humain, par lequel nous avons accès jusqu'à Dieu, comme l'enseigne S. Paul dans son Epître aux Hébreux. Et de même que nos prières et nos offrandes ne sont agréables à Dieu que présentées par le Christ Jésus, les prières et les sacrifices des patriarches et des prophètes n'avaient d'efficacité que de leur foi au Christ Rédempteur.

Or, m. f., s'il en est ainsi, si la Passion du Sauveur est la source réelle de toutes les grâces qui ont jailli sur l'humanité au delà et en deçà de la croix, que faut-il à l'Eucharistie pour nous rappeler toutes les grâces de Dieu, sinon qu'elle nous rappelle la Passion et la mort du Sauveur ?

Et en effet, ce divin sacrement est le mémorial de la Passion, institué par le Christ Notre-Seigneur, la veille de sa mort, comme un gage su-

prême de son amour. Il contient son corps qui a été livré pour nous et son sang qui a effacé nos crimes. C'est pourquoi chaque fois que nous nous approchons de ce sacrement, il doit nous rappeler la mort du Sauveur, selon cette parole de S. Paul : « Chaque fois que vous mangerez de ce pain et que vous boirez de ce vin, vous annoncerez la mort du Sauveur ; » et cette autre parole de S. Jean Chrysostome : « Chaque fois que vous vous approcherez de ce calice redoutable, approchez-vous comme si vous deviez boire au côté même du Christ. » Car ce sacrement contient le Sauveur qui est mort pour nous ; et non seulement il nous donne les effets de son sang, mais il fait en quelque sorte couler dans nos veines le sang du Christ lui-même. Non seulement il nous applique les mérites du sacrifice de la croix, mais il renouvelle chaque jour d'une façon non sanglante la Passion et la mort du Sauveur.

Ah ! que de fois peut-être, dans les saints jours où l'Eglise honore plus spécialement les mystères de la Passion du Sauveur, touchés de la charité de notre Dieu, nous aurions désiré être au pied de la croix à l'heure du sacrifice ! Que de fois peut-être nous avons désiré poser nos lèvres sur ses pieds sanglants ou sur son côté entr'ouvert pour notre amour ! Eh bien ! notre doux Sauveur a exaucé nos désirs. Il a dressé pour toute la terre la montagne du Calvaire, il a planté sa croix sur cette sainte montagne, et il y demeure en sacrifice jusqu'à l'éternité.

Que si ce désir de témoigner notre amour à notre Dieu crucifié nous presse encore, que tardons-nous à le lui témoigner ? Nous le trouverons dans tous les lieux de la terre, dans tous ses temples, sur tous ses autels. Aujourd'hui nous avons vu commencer au milieu des pompes et des solennités saintes la préparation du sacrifice. Nous verrons bientôt à l'autel étincelant de lumières la Victime sainte s'élever entre les mains du prêtre, au milieu du parfum des fleurs et des vapeurs de l'encens. Demain nous le pourrons voir entre les mains d'un vieillard, dans une petite église de campagne pauvre et vide. Ce sera le même sacrifice, plus semblable encore à celui de la Passion. Et à cette heure peut-être, sur quelque terre civilisée ou barbare d'où le nom chrétien est proscrit, dans une sombre prison, entre les mauvais traitements de la veille et les périls du lendemain, le Christ, comme prisonnier entre les mains du prêtre, s'élève entre le ciel et la terre. C'est encore la même victime, le même sacrifice eucharistique. Et ce sacrifice eucharistique est le sacrifice même de la croix renouvelé d'une façon non sanglante, mais essentiellement le même qu'aux jours de la Passion et de la mort du Sauveur.

Car, m. f., à quoi tient l'unité du sacrifice, si ce n'est à l'unité de la victime et du sacrificateur ? Or, la victime offerte sur la croix, c'est l'humanité sainte du Sauveur unie à sa divinité. Dans l'Eucharistie, c'est le corps et le sang de ce même Sauveur unis à son âme et à sa divinité. C'est donc la même victime, car, sanglante ou non sanglante, elle garde toujours la même nature et la même substance.

Et cette victime est offerte sur l'autel et sur la croix par le même sacrificateur. Nous n'avons, en effet, selon S. Paul, qu'un seul Pontife, qui est prêtre pour l'éternité, offrant un seul sacrifice qui suffit à expier tous les péchés du monde ; tous les autres prêtres n'ont qu'un sacerdoce participé avec plus ou moins de plénitude. Le Christ seul est le prêtre véritable, choisi entre tous les hommes pour offrir des sacrifices à Dieu ; et les autres prêtres ne sont que des ministres et des instruments de son sacerdoce. C'est ce qui apparaît clairement par les paroles de la consécration. Car le prêtre ne dit point : « Ceci est le corps du Christ, » mais : « Ceci est mon corps, » bien que la substance du pain se change au vrai corps du Christ. Le prêtre parle au nom du Christ, pour marquer qu'il n'est ici qu'un instrument du sacerdoce du Christ, auquel on doit attribuer le sacrifice eucharistique comme à la cause principale.

Ainsi donc, à l'autel comme sur la croix, c'est le même sacrificateur : le Christ, prêtre éternel, qui offre à son Père la même victime pour le salut du monde ; et le sacrifice est la représentation non sanglante, mais réelle et parfaite, du sacrifice de la croix. Ainsi l'Eucharistie est le mémorial parfait de toutes les grâces de Dieu dans le passé.

J'ai dit en second lieu que l'Eucharistie devait être le résumé de toutes les grâces de Dieu dans le présent à notre endroit. Or elles se résument en une seule : l'union de notre âme avec lui.

De même donc que nous croyons que la grande grâce de Dieu dans le passé a été son union à notre nature dans la vie et dans la mort, et que la grande grâce de l'avenir sera l'union parfaite de Dieu avec chacun de nous, nous savons par la foi que la grâce suprême de la terre, c'est l'union de nos âmes avec le Christ Jésus et que nulle part cette union ne se fait plus étroitement que dans l'Eucharistie. Car, selon l'apôtre S. Paul et S. Augustin, ce divin sacrement est par excellence le sacrement de l'amour de Dieu pour les hommes et des hommes entre eux en Jésus-Christ.

Le Christ s'est rendu présent dans l'Eucharistie ; il y a dressé la table de son festin, puis debout, prêt à nous servir, il nous a tous appelés pour manger à sa table : « *Omnia parata sunt, venite.* Venez, tout est prêt, venez, mangez mon pain et buvez le vin que je vous ai préparé ! »

Et remarquez, m. f., que le Christ ne nous donne point seulement la plus grande marque d'union et d'amitié qui se puisse donner entre des hommes : je veux dire qu'il ne nous fait pas seulement asseoir à sa table, manger son pain et boire à son calice. Il nous donne à tous le même pain et le même vin, et ce pain est son corps et ce vin est son sang, qu'il donne à chacun de nous afin que nous vivions en lui et qu'il vive en nous.

Et non seulement il veut que nous soyons un avec lui, mais que nous soyons un entre nous et

lui, comme son Père et lui sont un. Et ne sommes-nous pas une même famille, nous qui sommes nourris à la même table par le père commun de nos âmes ? « Ne sommes-nous pas un même corps, nous dit le grand Apôtre, nous qui sommes nourris du même pain et participons au même calice ? » Car le pain et le vin de l'Eucharistie ne sont pas comme la nourriture de notre corps qui s'assimile à notre substance ; mais cet élément divin nous assimile en lui. C'est pourquoi S. Augustin s'écrie dans l'admiration d'un si grand mystère qui nous fait tous un en Dieu et avec Dieu : « *O sacramentum, o signum unitatis, o vinculum caritatis !* O sacrement d'amour, gage d'unité, lien de charité ! »

Admirez ici l'économie de la miséricorde divine et l'enchaînement de nos saints mystères. L'union personnelle de Dieu à notre nature dans l'Incarnation a été ordonnée à l'union de nos âmes à Dieu par la grâce, union qui se consomme ici-bas dans l'Eucharistie. Mais l'union eucharistique elle-même n'est qu'un prélude de l'union éternelle et de la gloire future qui se révèle en nous. C'est l'enseignement de l'Eglise dans l'office de ce jour. Elle appelle ce saint banquet un gage de la gloire future qui nous attend.

Or, qu'est-ce que la gloire future qui se révélera en nous, si ce n'est l'union de notre âme à Dieu dans l'éternelle vision et la glorification de nos corps par la résurrection ?

Dans l'Eucharistie, nous avons d'abord un gage de cette union de notre âme à Dieu, qui commence par la vie de la grâce et se termine par la vie de la gloire. Mais la vie de la gloire n'est que la vie de la grâce dans la plénitude de son épanouissement au soleil de la Jérusalem céleste. Ce qui nourrit en nous la vie de la grâce prépare donc en nous la vie de la gloire. Or quelle est la nourriture de la vie de la grâce en nous, si ce n'est l'Eucharistie ? Quel est le pain qui entretient la vie céleste, si ce n'est le pain du ciel ? Quel pain nourrit en nous la vie divine, si ce n'est le froment de Dieu, la chair du Fils de l'homme pour le salut du monde ? « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. » Ainsi donc cet aliment céleste nous est un gage de la vie de la gloire, qui développe en nos âmes la vie de la grâce.

Et il prépare nos corps à la résurrection future. Ne voyons-nous pas, en effet, que les aliments naturels ont le pouvoir de transformer le corps et le sang de celui qui s'en nourrit et les assimile à sa substance ? Combien plus devra donc transformer cet aliment céleste qui ne s'assimile pas à notre chair et à notre sang, mais les assimile en lui !

Oui, nous le savons, la mort peut triompher de nos corps et les dissoudre, elle peut corrompre notre sang et changer ce fleuve de vie en un fleuve de mort, mais pourtant cette chair fragile qu'un jour verra mourir et se décomposer, un jour la verra renaître dans la gloire et la force d'une jeunesse immortelle. Car la chair ressuscitée du Christ Jésus a touché notre chair corrompue et mortelle ; son sang a mêlé ses ondes divines aux flots de notre sang ; et ce corps ressuscité et ce sang divin ont déposé en nous un ferment de vie céleste qui travaillera la poussière du tombeau, et au signal de l'ange la fera lever pleine d'une sève de vie nouvelle, pour l'éclat et la floraison d'une éternelle jeunesse.

Si les ravages de la mort vous font douter du merveilleux effet de l'Eucharistie pour la résurrection des corps, rappelez-vous l'histoire des saints, rappelez-vous peut-être votre propre histoire. Qui donc a touché la chair souillée de S. Augustin pour la purifier et l'oindre de l'angélique parfum de la chasteté ? Qui donc éteint dans ces vierges et ces jeunes hommes les flammes des convoitises charnelles et fait briller en leur place la lampe sainte de la virginité ? Qui donc fait du sacerdoce catholique comme un champ plein de lis où paît l'Agneau sans tache ? Si le corps et le sang du Christ dans l'Eucharistie ont su triompher de la loi du péché dans nos corps, pourquoi ne triompheraient-ils pas de la mort qui n'est qu'une conséquence du péché ?

L'Eucharistie est donc un gage de la gloire future de nos corps et de nos âmes. C'est l'enseignement de notre foi, c'est l'expérience des saints, c'est notre expérience personnelle. Non, ce n'est point seulement un rêve de notre espérance, ce n'est point seulement une certitude de notre foi, que cette union de tout notre être à Dieu dans l'éternelle vision. Grâce à l'Eucharistie, nous possédons tout entier dans le temps celui que nous posséderons un jour tout entier dans l'éternité.

Et comment douter qu'il fasse couler dans notre âme et notre corps ce fleuve de paix et de volupté sainte de la Jérusalem céleste, lorsque dès ici-bas, dans la Jérusalem terrestre, la cité de l'exil et des larmes, il a rempli notre âme des bénédictions divines et fait tressaillir notre cœur et notre chair des voluptés saintes des élus ? Car notre chair et notre cœur ont tressailli dans le Dieu vivant : « *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum.* »

J'en prends à témoin les tressaillements des saints au pied des tabernacles et dans les joies ineffables du banquet eucharistique. Je vous prends à témoin, jeune et céleste enfant, Imelda, petite sœur bien-aimée ! Tout votre corps n'a-t-il pas tressailli d'amour lorsque votre Dieu cédant à vos désirs, malgré les décisions des hommes, vint se donner à vous et que, dans l'excès de son bonheur, votre âme s'endormit du sommeil des élus sur le sein de son bien-aimé et le suivit dans la patrie ?

Mais pourquoi chercher des témoins au ciel ? C'est nous qui rendrons témoignage à Dieu ! Prêtres du Seigneur, est-ce qu'au lendemain de l'onction sacerdotale, lorsque nous approchant du Dieu qui réjouit notre jeunesse, nous sommes montés pour la première fois à l'autel du Seigneur et que, prononçant les paroles mystérieuses, nous avons tenu pour la première fois entre nos mains notre Dieu présent sous les voiles eucharistiques,